



En 1938, l'année de mes douze ans, ma ville de Macedonia, en Virginie-Occidentale, célébra son cent-cinquantième – un terme que j'associai longtemps à une espèce d'oiseau. Notre école commémora l'événement comme elle le faisait toujours pour ces grandes occasions : à l'aide de tableaux vivants, un pour chaque moment clé de notre histoire. Il n'y en avait pas beaucoup, à peine assez pour faire participer les huit niveaux de l'école, mais nos professeurs firent de leur mieux pour les exploiter au maximum. Sans la guerre civile américaine, je ne sais pas comment ils s'en seraient sortis. Quand la Virginie fit sécession, la Virginie-Occidentale entra dans une colère noire et retourna aussitôt dans le giron de l'Union. Seuls quatre petits comtés – dont le nôtre – osèrent faire un pied de nez au reste de l'État et revendiquer leur appartenance à la Confédération : un affront qui fut lourd de conséquences en matière de routes pavées et d'écoles. Nichée dans un creux entre les rivières Potomac et Shenandoah, Macedonia était un point de jonction tant pour les généraux que pour les trains, si bien que, lorsque Lee rengaina son épée à Appomattox, la ville avait déjà changé de mains quarante-sept fois successives, dont six fois en un seul jour. Nos professeurs se firent une joie de créer une scène montrant des citoyens en train de hisser des drapeaux confédérés par

leurs cheminées sur le passage des troupes de l'Union pour les faire disparaître dès leur départ. Les élèves du cours moyen et les sixièmes héritèrent des scènes de guerre, et les cinquièmes et quatrièmes se partagèrent les restes, vu qu'il ne se passait rien à Macedonia après 1865, en dehors de l'explosion de la rotonde et de l'ouverture de la bonneterie Les Inusables Américaines. Certes, la moitié de la ville travaillait dans cette manufacture et l'autre moitié regrettait de ne pas y travailler, mais il n'y avait rien à la bonneterie qu'on puisse transformer en tableau séduisant. Finalement, les professeurs firent d'une pierre deux coups : ils demandèrent aux cinquièmes de traverser la scène en secouant des chaussettes au-dessus de leurs têtes et firent entonner l'hymne américain aux quatrièmes, alignées en arrière-plan. En 1938, les quatrièmes touchaient enfin le gros lot, parce que, cette année-là, Mme Roosevelt avait traversé notre ville. Elle s'était arrêtée sur la place principale, avait bu à notre fontaine d'eau sulfureuse, avait fait une grimace, et était repartie. C'était plus qu'il n'en fallait pour monter un tableau; sauf qu'au lieu de grimacer, notre Mme Roosevelt déclarait : « Les gens de Macedonia ont bien de la chance de pouvoir savourer les bienfaits d'une eau minérale salubre. » Ma sœur, Bird et moi avions ri si fort, à ce moment-là, qu'on nous avait envoyées dans le couloir.

Quand le rideau était retombé sur nos tableaux et qu'on nous avait reconduits à nos classes, je m'étais dit que la célébration du cent-cinquantième était derrière nous. N'avions-nous pas couvert cent-cinquante et un ans d'histoire en pile vingt-trois minutes ? Mais, moins d'une semaine plus tard, lors de la parade du jour des Décorations, je me rendis compte que nous n'en étions qu'au début des cérémonies. Et je mis encore plus longtemps à comprendre que tout avait commencé ce jour-là. Que c'est ce matin-là, pendant le défilé, que la terre se mit à trembler et à s'ouvrir pour libérer tout ce qui allait en jaillir au cours de l'été. Que c'était là que j'avais entendu parler de Layla Beck pour la première

fois, que je m'étais interrogée sur mon père pour la première fois, que j'avais compris qu'on me mentait, et que j'avais décidé de tourner le dos à mon enfance. Depuis, bien sûr, je me suis souvent demandé si ma vie et celles de mon père et de ma tante Jottie auraient été différentes si j'étais restée à la maison. C'est ce qu'on appelle une énigme de l'histoire, et ce genre de chose peut vraiment vous rendre dingue si vous n'y prenez pas garde.

Jottie et moi étions serrées comme des sardines sur le trottoir, avec le reste de la ville, pour regarder la parade. D'ordinaire, le défilé du jour des Décorations se résumait à peu de choses : juste un échantillon de vétérans sinistres accompagné de la fanfare du lycée. Mais cette année, en l'honneur du cent-cinquantenaire, on nous avait promis un moment unique, un véritable spectacle. Et il fut à la hauteur de nos attentes. Les Sœurs unies de la Confédération ouvrirent fièrement le cortège, suivies de près par les Dames de la grande armée de la République. Puis, la fanfare du Rotary – composée de quatre trompettes seulement – égrena des airs patriotiques ; véritable gageure qui eut un effet effroyable sur la brigade montée à dos de poneys. Deux filles avec des costumes minuscules s'avancèrent, envoyant des bâtons en l'air, comme dans les films, sauf qu'une seule réussissait à rattraper le sien. Les anciens combattants apparurent juste devant le char de carnaval, un camion à l'arrière duquel se tenaient la Princesse Pomme et ses bourgeons souriants. Le maire suivait dans sa grosse voiture verte, saluant la foule, et dans son sillage, M. Parker Davies, vêtu d'une culotte courte et armé d'une épée pour ressembler au général Magnus Hamilton, fondateur de Macedonia – ce qui me rappela une question que j'avais toujours voulu poser.

« Pourquoi l'a-t-il appelée Macedonia ? » demandai-je à ma tante Jottie, la poussant gentiment du coude.

Elle plongea ses yeux marron dans les miens.

« Le général était un grand admirateur des vertus macédoniennes.

— Hein ? C'est quoi les vertus macédoniennes ?

— On ne dit pas *hein*. La férocité et la dévotion. »

La Princesse Pomme passa en tressautant. Elsie Averill en robe blanche. Une dame se pencha par-dessus mon épaule pour mieux la voir, et un gros effluve de Jungle Gardenia me chatouilla les narines.

Je me serrai tout contre Jottie.

« Est-ce qu'il les possédait ? »

Elle suivit un instant Elsie du regard.

« Est-ce qu'il possédait quoi ? chuchota-t-elle.

— Jottie ! Le général Hamilton. Est-ce qu'il possédait les vertus macédoniennes ?

— Le général ? Un jour, il a tranché les orteils d'un soldat pour empêcher le pauvre homme de désertir. À toi de me dire, Willa : c'est de la férocité, de la dévotion, ou de la folie pure et simple ? »

Je me mis à imaginer M. Parker Davies brandissant son épée sanglante, un orteil planté sur sa pointe. Oui, on pouvait sans nul doute appeler ça de la férocité.

« Et moi ? demandai-je, pleine d'espoir.

— La férocité et la dévotion, vraiment ?

— Ce sont des vertus, non ?

— Sans conteste. Avec de la férocité, de la dévotion et une pièce de cinq cents, tu peux t'offrir une tasse au Pickus Café. »

Elle rit en voyant ma grimace. Le cortège effectua un demi-tour, dans la plus grande confusion, avant de remonter Prince Street.

Je me sentais de taille à tenter la dévotion.

C'était au tour de la chambre de commerce de Macedonia d'aborder le virage : huit hommes portant des chapeaux et des pardessus terre de sienne identiques. On aurait dit une série de poupons assortis, mais avec des mines embarrassées. Jottie secoua son petit drapeau.

« Hourra ! Hourra pour nos braves gars de la chambre de commerce ! »

Tous firent mine de ne pas l'entendre, sauf un.

« Jottie ? » dit-il, se tournant vers nous.

Ma tante retint son souffle et deux pastilles roses apparurent sur ses joues. Elle leva la main, la laissa retomber, puis, se ravisant, lui adressa un petit salut. Il n'en fallut pas davantage à l'homme ; un grand sourire illumina son visage, et, oubliant le défilé, il lui lança :

« J'espérais bien te voir ici, Jottie, je me disais que je pourrais... »

Quelqu'un buta contre lui et il dut reprendre sa marche, se retournant sans cesse pour faire signe à ma tante.

« Qui était-ce ? – N'obtenant aucune réaction, je la poussai un peu : – Qui était-ce, Jottie ?

— Sol, répondit-elle. Sol McKubin. »

Elle ouvrit son sac et se mit à fouiller à l'intérieur.

« J'avais un mouchoir, là-dedans, ce matin. »

Et le sujet aurait été clos si je n'avais pas entendu ce petit rire dans mon dos. C'était Mme Jungle Gardenia.

« *Ouf*, c'est une bonne chose que ce vieux Felix ne soit pas là », marmonna-t-elle.

Quoi ? Je me retournai, me demandant qui était cette femme qui connaissait mon père.

Elle ne ressemblait pas aux connaissances de Papa. Elle portait une robe de jeune dame, bien que n'étant manifestement pas une jeune dame, et son visage était tout poudré de blanc. Remarquant que je la dévisageais, elle joua des ses sourcils dessinés au crayon dans ma direction et je me détournai prestement.

« Qui est Sol McKubin, Jottie ? »

Elle loucha vers le trottoir opposé.

« Ce n'est pas Mlle Kissining, là-bas, de l'autre côté de la rue ? »

Je suivis son regard. Il n'y avait pas plus de Mlle Kissining que d'enfant Lindbergh.

« Tu as la vue qui baisse, Jottie... », commençai-je, méprisante, quand la fanfare du Rotary sonna la note finale de « L'hymne de la bataille pour la République ».

La parade était terminée.

Ça ne me dérangeait pas. Mon moment préféré venait après. Je pris la main de Jottie pour suivre le flot de marcheurs.

C'était comme un deuxième défilé; toute la ville grouillant dans Prince Street, le véritable attrait de la journée : on s'interpellait, on s'arrêtait pour discuter, on se rassemblait en petits groupes pour échanger des avis sur les poneys, les majorettes, le char ou la voiture du maire. Je raffolais de ces promenades en ville avec ma tante Jottie. Seule, je n'étais qu'une enfant, et les adultes m'ignoraient. Sauf, bien sûr, quand ils s'arrêtaient pour me gratifier d'un bon conseil, comme : « Attache tes chaussures avant de tomber sur ces belles dents que tu as »; mais la plupart du temps, j'étais aussi insignifiante qu'un ver de terre. Une quantité négligeable, comme on disait dans les livres. C'était une tout autre histoire, quand je marchais à côté de Jottie. Les adultes me saluaient poliment, et j'aimais ça. C'était très agréable. Mais, ce que j'aimais le plus, par-dessus tout, quand je marchais au bras de ma tante, c'était sa manière de me raconter – du coin des lèvres pour que personne n'entende – l'histoire secrète de chaque homme, chaque femme, chaque chien et chaque parterre de fleur, que nous croisions. Ces moments-là étaient un pur délice pour moi. Pourquoi? Parce qu'alors, je n'avais pas seulement l'impression qu'elle me considérait comme une adulte : j'avais l'impression qu'elle me considérait comme sa confidente.

Nous remontions tranquillement la rue quand M. Tare Russell apparut dans son fauteuil roulant. Ce n'est pas qu'il était vieux, mais il avait un problème de santé qui l'obligeait à se laisser pousser partout avec une couverture sur les genoux.

« Jottie Romeyn, hoqueta-t-il, dès qu'il nous vit. Viens ici que je me repaisse de ta vue ! »

Il fit un geste impatient à l'intention de son domestique noir pour qu'il le pousse plus vite. Ça ne me semblait pas juste ; le pauvre homme paraissait beaucoup plus vieux et plus faible que M. Russell.

« Tare ! s'exclama Jottie. Qu'est-ce qui t'amène ici ? Je n'aurais jamais pensé que tu viendrais voir le défilé !

— Devoir civique. Qui oserait manquer la parade du cent-cinquantenaire de Macedonia ? »

Jottie lui sourit.

« J'avoue m'être posé la même question toute la matinée, Tare. Comment as-tu trouvé la Princesse Pomme et ses bourgeois ? »

Au lieu de répondre, il la laissa à peine finir sa phrase pour enchaîner aussitôt :

« Je pensais que Felix marcherait avec les anciens combattants. Mais je ne l'ai pas vu.

— Il est en voyage d'affaires.

— Depuis le début de la semaine, trouvai-je utile d'ajouter.

— Les affaires, répéta M. Russell, les lèvres pincées. Bah. Felix travaille comme une vieille mule, pas vrai ? – Soudain, il se tourna vers moi, l'air furieux. – Dis-lui de ne pas oublier ses vieux amis, quand il rentrera. Dis ça à ton papa, veux-tu ? » éructa-t-il.

Je reculai d'un pas.

« Oui, m'sieur. »

La petite main de Jottie enveloppa la mienne.

« Bien sûr qu'on le dira à Felix, l'assura-t-elle, joviale. On lui dira dès son retour !

— Ramène-moi à la maison, aboya-t-il, agitant la main en direction du vieux domestique noir. Tu veux me laisser cuire comme un œuf ? »

Jottie me serra gentiment la main, tandis qu'ils s'éloignaient.

« Allez, on va faire un peu de lèche-vitrine, proposa-t-elle. Imagine qu'on a dix dollars chacune et juste une après-midi pour les dépenser, sinon, on perd tout. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous étions en train de discuter de la possibilité que je lui emprunte deux de ses dollars imaginaires pour m'acheter une robe rose quand nous nous trouvâmes nez à nez avec Marjorie Lanz. Elle habitait en bas de notre rue et parlait sans arrêt.

« Comment va, Jottie ? cria-t-elle de l'intérieur de la boutique Vogel's Shoes. Regarde-moi ces sandales. »

Elle sortit pour nous rejoindre, une chaussure jaune à la main.

« Tu as aimé la parade, j'ai trouvé Elsie très jolie, mais le Rotary pourrait faire peau neuve, tu ne penses pas ? Où sont Mae et Minerva ? Oh, salut, mon chou, dit-elle, me remarquant soudain. Quel adorable petit bouchon. »

J'étais trop grande pour être un adorable bouchon, mais je hochai la tête poliment.

Elle se mit à balancer la chaussure d'avant en arrière, tout en continuant à babiller. M. Vogel s'était posté à l'entrée de sa boutique, prêt à l'alpaguer si elle s'avisait de filer avec sa sandale.

« J'ai entendu dire que tu t'étais trouvé un nouveau pensionnaire, Jottie, c'est bien, avec toutes ces chambres vides que tu as. »

Je décochai un regard à ma tante. C'était la première fois que j'entendais parler de ce nouveau pensionnaire.

« Qui vas-tu avoir, Jottie ? J'espère qu'il aura plus de pepes que ce Tremendous Wilson, je ne sais pas comment tu as pu supporter cet homme. C'est quelqu'un de sympathique ? »

Elle la dévisagea, intéressée. M. Vogel l'imita. Et moi aussi.

Jottie hésita, puis se pencha en avant et murmura :



« Mon nouveau pensionnaire est un représentant du gouvernement des États-Unis, lui confia-t-elle en regardant M. Vogel. C'est tout ce que je suis autorisée à révéler.

— Ooooh, fit Marjorie tortillant la sandale dans ses mains. C'est un *secret*? »

Jottie hocha la tête, l'air grave, comme si elle regrettait de ne pouvoir lui en dire davantage et s'adressa à M. Vogel :

« C'est une bien belle chaussure que vous avez là, M. Vogel. Est-ce qu'elle existe en bleu? – L'homme secoua la tête. – Comme c'est dommage. Eh bien, Marjorie, nous ferions mieux de filer, Willa et moi. Il faut qu'on prépare la chambre de ce nouveau pensionnaire. Le gouvernement des États-Unis n'aime pas beaucoup le désordre. – Elle baissa les yeux sur moi. – Il faut que ça brille comme un sou neuf. Pas vrai, Willa? »

J'acquiesçai par pure loyauté et attendis que nous soyons trois vitrines plus loin pour lui demander :

« C'est vrai qu'on va avoir un nouveau pensionnaire ?

— Oui, mam'zelle.

— Et il appartient vraiment au gouvernement ? »

Elle me sourit.

« Non. Parce que ce n'est pas un *il*.

— Une dame ?

— Oui. Une dame.

— Une dame du gouvernement ?

— J'ai l'impression que tu ne me crois pas du tout, s'étonna-t-elle en haussant un sourcil.

— Si, dis-je lentement. Mais comment se fait-il que je ne sois pas au courant ? »

Elle écarta quelques mèches de mon front d'une main légère.

« Je pensais que tu étais au courant. Tu ne m'as pas vue sortir toutes ces affaires du placard ? Tu étais assise sur le lit pourtant. »

J'essayai de me souvenir, en vain. J'étais sans doute en train de lire.

Je passais le plus clair de mon temps à lire.

C'est alors que je me rendis compte que je passais à côté d'un tas de choses. Cette idiote de Marjorie Lanz en savait davantage sur ma vie que moi-même. Des dames parfumées et poudrées que je ne connaissais même pas semblaient savoir sur mon père des choses que j'ignorais. Quelle humiliation, quand on y réfléchissait. Étais-je encore un bébé, condamné à vivre dans une ignorance crasse ? Non ! J'étais une personne, une personne à part entière, et j'avais le droit de savoir des choses !

« Tu aurais dû me prévenir, insistai-je vexée.

— Si tu veux être mieux informée, mon chou, il va falloir que tu commences à faire un peu plus attention à ce qui t'entoure. À tendre un peu l'oreille », répliqua Jottie en me tapotant la joue.

J'ouvris la bouche pour rétorquer : « Mais je suis ta confidente ! », et me ravisai aussitôt. Je n'étais peut-être pas du tout la confidente de Jottie, en fin de compte. Peut-être que je m'étais bercée d'illusions. Je réfléchis un instant. Cet homme à la parade, M. McKubin, celui qui avait fait rougir Jottie : elle ne m'avait rien confié sur lui. Elle n'avait même pas répondu à ma question à son sujet ; la vue de Mlle Kissining l'avait distraite. Sauf que – je la regardai, les yeux écarquillés – peut-être qu'elle n'avait pas été distraite du tout ; peut-être qu'elle l'avait évoquée pour me distraire !

Ça alors !

À bien y réfléchir, toute cette matinée avait été ponctuée de silences. De mystères même. *Une bonne chose que ce vieux Felix ne soit pas là.* Qu'est-ce que ça signifiait ? Et M. Russell – pourquoi s'était-il mis en colère quand il avait appris que mon père était en voyage ? Et qui était cette nouvelle pensionnaire qui travaillait pour le gouvernement ? Les mystères abondaient, mais le plus mystérieux dans tout cela, c'était que Jottie ne m'avait parlé d'aucun d'eux.

J'avais été dupée.

Moi qui pensais être sa conseillère, la personne en qui elle avait confiance, la dépositaire de ses pensées les plus intimes. C'était faux. J'avais été trompée. Tenue à l'écart. Endormie, écartée. Mais c'était terminé ! Je résolus de changer. Là, à cet instant précis, je pris solennellement la décision d'être attentive à ce qui m'entourait et de m'appliquer à découvrir toutes les vérités que les adultes essayaient de me cacher. Je saurais tout ce qu'il y a à savoir, me promis-je intérieurement. J'irai au fond des choses. À dater de tout de suite.

Je hochai la tête, la mâchoire crispée pour marquer ma détermination quand on tira sur ma manche. C'était Bird, ses boucles collées au visage par la sueur.

« Trudy Kane va refaire son numéro de danse. Je veux aller la voir mais Mae dit qu'elle aura une attaque si elle doit supporter la vue de Trudy Kane une fois de plus, alors il faut que tu m'accompagnes. »

Bird essayait d'apprendre les claquettes en regardant Mlle Trudy Kane. Elle était déjà capable d'exécuter un Buffalo sur une bassine retournée. Elle me tira par le bras.

« Viens. »

Je questionnai notre tante du regard. Elle fit oui de la tête.

« Je ne vois pas comment je pourrais tendre l'oreille quand je passe toutes mes saintes journées à suivre Bird partout, lui fis-je remarquer, amère.

— Ce qu'il faudrait, c'est que tu cultives un peu de ces vertus macédoniennes. Avec un rien de férocité et de dévotion, tu découvriras tout ce tu veux savoir, et même davantage, dit Jottie en souriant.

Bird me secoua encore le bras, mais je restai collée au sol. Jottie avait raison. Les vertus macédoniennes : c'était exactement ce dont j'avais besoin.